



Concours de nouvelles « Habiter en garrigue »



Recueil des textes du concours de nouvelles

Moun Papé de Muriel CAZALY (1 ^{er} prix)	2
Une disparition inquiétante de Claude ALLET (2 ^{ème} prix).....	5
Parole d'autochtone de Cyril AGRANATT (3 ^{ème} prix)	7
La vengeance du Sanglier de Pascale CHEVALIER-ALBARES	9
Un dimanche au mazet de Raymonde ANGOSTO	12
Ludo, Polka et Bambi de Hélène BLANC	14

Mai 2023

Moun Papé

de Muriel CAZALY

- N'oublie pas ton goûter !

J'attrapais au vol le sachet que Mamé me tendait et je courais rejoindre Papé qui passait déjà le portail de la propriété, la musette au côté, le bâton à la main.

Je savais que Mamé m'avait préparé du pain avec du chocolat. Papé avait pris une bouteille de rosé dans sa musette, une gourde d'eau pour moi et deux gobelets...mais ce que Mamé ne savait pas, c'est qu'à l'heure du goûter, assis à l'ombre sous un arbre, Papé mettait un peu de vin dans mon eau... « pour la colorer » me disait-il mais aussi « pour me donner le goût des bonnes choses de notre terre » !

Papé disait souvent à Mamé :

- Peuchère, il faut bien lui faire son éducation à ce petit, sinon, y saura rien de ses racines.

Et un arbre, sans racine, ça tient pas contre les bourrasques de la vie !

Je rejoignais Papé sur le chemin et glissais ma main dans la sienne. Je me sentais fier. Je me sentais presque un homme du haut de mes sept ans. Papé était là avec toute sa grandeur, toute sa connaissance, toute sa patience, toute son autorité et j'étais rassuré car je savais qu'il veillait au grain. Rien de déplaisant ne pouvait m'arriver.

A ses côtés, j'avais l'impression d'être le Prince de la garrigue...et Papé était mon roi.

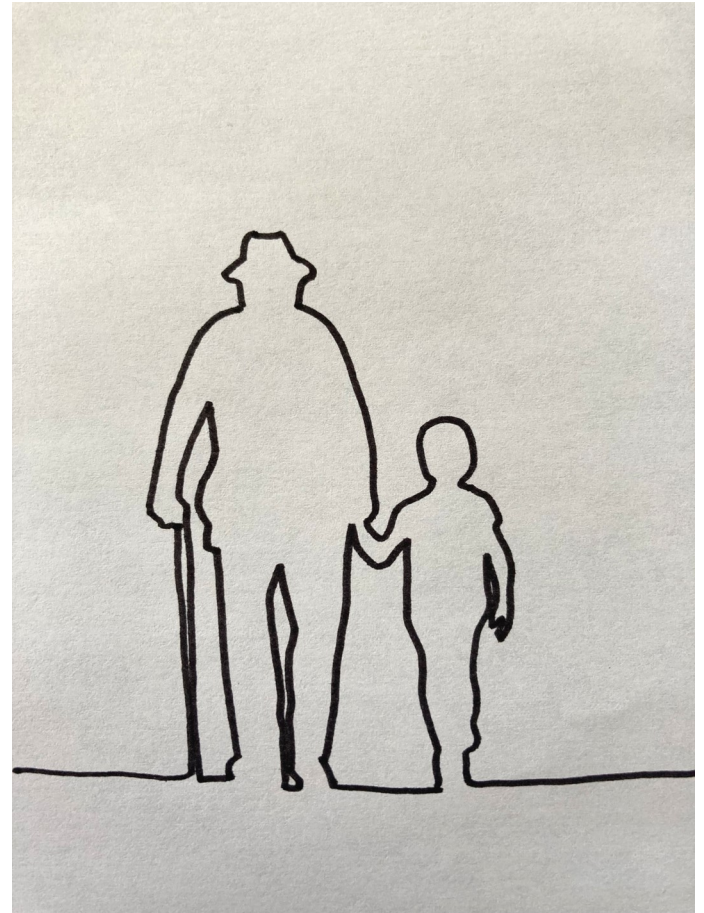
Nous avançons en silence en écoutant les grillons, les oiseaux. Des odeurs extraordinaires nous entouraient et parfois, Papé s'arrêtait pour me montrer une plante ou une autre :

- Tu vois ça Mathieu, c'est du thym. Sens. Tu reconnais l'odeur ? C'est ce que Mamé met dans ses ragouts.

Il mettait un genou à terre, ramassait un brin de thym, le froissait entre ses doigts, le portait à ses narines et respirait en fermant les yeux. Puis, il me le faisait sentir et c'est un peu comme si nous communiions ensemble aux divines senteurs de la nature.

Puis il rajoutait :

- Tu vois, Petit, la nature est extraordinaire, elle porte de magnifiques trésors. Le thym, ça sent bon, ça donne bon goût mais c'est aussi un puissant antiseptique. L'hiver, quand j'attrape



un rhume, Mamé me fait des tisanes de thym. Ça soigne en un clin d'oeil !

J'étais plus attentif, là, les mains dans la poussière du chemin à écouter les leçons de choses de « moun Papé » que je ne l'étais jamais sur les bancs de l'école. Si la garrigue avait été ma classe et Papé mon professeur, je crois que je n'aurais jamais pensé à faire l'école buissonnière...pourquoi vouloir aller ailleurs lorsqu'on est au paradis ?

Avant de partir, Papé glissait toujours quelques brins de thym dans sa musette.

- Pour Mamé, me disait-il.

C'était sa manière à lui de lui offrir des fleurs. Nous repartions, Papé d'un pas paisible et mesuré, moi sautillant comme un cabri tout autour de lui.

Nous nous arrêtions un peu plus loin et Papé me montrait un mur de pierres sèches qu'il avait rebâti quelques années auparavant. Il m'apprenait que dans ce paysage rude balayé par le vent l'hiver, brûlé par la chaleur écrasante l'été, l'action de l'homme devait contribuer à l'équilibre.

Qu'il ne fallait jamais brusquer la nature mais plutôt

épouser ses formes, l'accompagner, la façonner.

Avec mon Papé, tout était matière à leçon. Il connaissait son sujet comme les lieux sur le bout des doigts. Il était intarissable : un vénérable puits de sciences.

Lorsque le chemin arrivait à la patte d'oie des deux chênes, Papé s'arrêtait toujours pour m'expliquer ou pour m'interroger :

- *Alors Mathieu, est-ce que tu te rappelles quelle est la différence entre un chêne vert et un chêne kermès ?*

- *C'est la feuille Papé, c'est la feuille !*

Papé reprenait alors patiemment :

- *Oui, Mathieu, les feuilles sont différentes, est-ce que tu te rappelles comment les reconnaître ?*

- *Oui Papé ! La feuille du chêne vert est blanche à l'intérieur...un peu comme si elle avait du duvet alors que le chêne kermès n'a pas de duvet.*

- *Bravo Petit !*

Dans ces moments, Papé ébouriffait mes cheveux de sa grande main et j'avais le sentiment d'être adoubé, reconnu comme un de ces chevaliers de la garrigue dont mon grand-père était le suzerain.

Selon notre inspiration, nous partions à droite ou à gauche, selon la saison aussi. Le chemin de droite était bordé de nombreux arbousiers, nous y allions le plus souvent à l'automne pour ramasser les arbouses dont Mamé faisait une délicieuse confiture. Le chemin de gauche montait en pente douce et avait une végétation plus variée : les chênes verts et les chênes kermès se partageaient le terrain avec des cades, des cystes aux belles fleurs blanches qui paraissaient toujours froissées.

Papé là aussi me racontait leur histoire, m'expliquait comme les reconnaître.

Après une bonne heure de promenade, nous nous arrêtions à l'ombre, au pied d'un chêne.

Papé ouvrait sa musette, en sortait un grand mouchoir à carreaux qu'il étalait en guise de nappe.

Puis venaient les deux gobelets, le sachet contenant mon goûter, la bouteille de rosé et la gourde d'eau. La première fois que j'étais parti goûter en garrigue avec Papé, je m'étais directement attaqué au pain et au chocolat et j'avais surpris le regard étonné mais attendri de Papé. Ce n'est que vers la fin, repus, que je m'étais aperçu qu'il y en avait trop pour moi. J'avais donné le reste à Papé qui m'avait dit très simplement et sans reproche :

- *Il semblerait que tu aies eu les yeux plus gros que le ventre.*

Je lui avais demandé de m'expliquer ce que cela voulait dire parce qu'il me semblait que mes yeux étaient bien plus petits que mon ventre. Il m'avait servi un verre d'eau et s'était servi un verre de vin rosé. Puis, après un temps de silence, il m'avait expliqué qu'il faut savoir mesurer ce que l'on est capable de manger et d'identifier quand il y en a trop pour soi.

Après son explication, je m'étais senti honteux de ne pas avoir pensé à lui et de ne pas avoir remarqué que Mamé en avait mis plus pour que Papé en ait une part.

La fois suivante, j'avais sorti le goûter du sachet, j'avais partagé mon pain, mon chocolat et j'avais donné sa part à Papé. Il avait souri.

Nous avons mangé en silence. A la fin, il avait dit :

- *Un morceau bien partagé ne fait de mal à personne.*

J'avais senti une petite bulle de bonheur éclater dans ma poitrine. J'avais souri. Je m'étais senti heureux et fier aussi d'avoir compris ce que Papé m'avait enseigné. Il avait alors servi les gobelets. Il avait mis de l'eau dans le mien mais au moment où je tendais la main pour le prendre, il avait posé sa main dessus pour stopper mon geste, avait ouvert sa bouteille de rosé et avait versé une lichette de vin dans mon gobelet en disant :

- *Il est temps que tu découvres le goût des bonnes choses.*

Depuis ce jour, nous reproduisons ce cérémonial à chaque fois. Je donnais un bout de mon goûter à Papé, il mélangeait un peu de son vin dans mon eau. Nous communions ensemble à la grand-messe de la garrigue.

Nous observions les arbres, les fleurs, les cailloux, le ciel, les oiseaux qui passaient. Papé avait une telle connaissance que je me demandais comment il avait bien pu apprendre tout ça. Je l'inondais littéralement de questions et lui patiemment répondait à chacune d'elle.

Une fois, alors que Papé avait replié son mouchoir nappe, tout rangé dans sa musette et que nous nous apprêtions à repartir, quelque chose avait attiré son regard. Il s'était levé et s'était dirigé tranquillement vers ce qu'il avait vu. Puis, il m'avait fait signe d'avancer doucement.

J'avais alors découvert ce qui avait attiré son attention : un insecte vert un peu long qui avait les pattes de devant jointes devant lui. Il m'avait demandé :

- *Tu sais ce que c'est ?*

J'avais commencé par secouer la tête puis j'avais tenté une réponse :

- Une sauterelle ?
- Non, m'avait-il paisiblement répondu. C'est une mante religieuse. On l'appelle comme ça parce qu'avec ses pattes jointes vers l'avant, on dirait qu'elle prie.
- Et on l'appelle menthe parce qu'elle est verte, avais-je naïvement demandé.

Papé avait ri puis m'avait épilé le mot « mante » et j'avais ri avec lui de ma confusion.

- En patois, vois-tu, Mathieu, on l'appelle « préga-diou » ce qui signifie littéralement « prie Dieu ». Mais ce n'est pas pour autant que c'est une sainte. Imagine-toi que lorsqu'elle n'a plus besoin des services du mâle, et bien, tout simplement, elle le mange.
- Aaaaaahhhh ! Mais c'est dégoûtant Papé !
- Non, Mathieu, c'est ainsi. C'est la nature.

Longtemps je m'étais demandé quels pouvaient bien être ces services que le mâle offrait et qu'il ne savait pas faire durer à l'infini pour échapper à l'appétit de la mante religieuse...

Notre promenade continuait jusqu'à une olivette. Papé avait planté là une soixantaine d'oliviers dont il venait régulièrement prendre soin. Il vérifiait que la terre n'avait pas été labourée par les sangliers. Il regardait les feuilles, en frottait délicatement un ou deux entre son pouce et son index.

Selon la saison, il observait les fleurs ou les olives naissantes. Il posait ses mains noueuses sur le tronc. Il leur parlait parfois. Je sentais combien il aimait ses arbres et j'entrevois derrière son apparence bourrue combien mon grand-père était pétri de tendresse pour la terre qu'il habitait. Là aussi, il faisait mon éducation :

- Tu vois Mathieu, l'oliver ne perd pas ses feuilles en hiver. On dit qu'il a un feuillage persistant. Et puis, tu sais, l'olivier est un symbole de paix, de sagesse et même d'éternité du fait de sa longévité. Tu aimes manger les olives, Mathieu. Mais on peut aussi faire de l'huile d'olive. Celle que Mamé met dans la salade vient des olives récoltées dans cette oliveraie. On utilise le bois d'olivier pour faire toute sorte d'objets. As-tu déjà vu l'atelier du grand Fernand à la sortie du village ? Je t'y amènerais, tu verras. Il a fait de la sculpture sur bois sa spécialité. C'est lui qui a fait le pilon qu'utilise Mamé pour faire la tapenade.

Souvent, après un temps de silence, il rajoutait :

- La nature nous offre ses bienfaits, c'est à nous d'en prendre soin. Plus tard, ce sera à toi, à vous les enfants de cette terre d'en être les gardiens, de la protéger...et de transmettre ce savoir à la génération suivante.

C'est « Moun Papé » qui m'a enseigné la beauté de ce paysage, de ces terres rudes balayées régulièrement par le vent du Nord en hiver, assoiffées par la sécheresse en été. C'est lui le premier qui m'a enseigné l'équilibre, le respect et la préservation de la nature.

C'est mon grand-père qui est à l'origine de mon désir de travailler à l'ONF pour protéger, préserver les arbres et la nature.

C'est pour perpétuer son action que j'ai fait le choix, à la fin de mes études, de venir habiter en garrigue.

Alors, aujourd'hui que nous l'accompagnons pour sa dernière promenade sur cette terre, aujourd'hui où le cœur lourd et les yeux humides nous lui disons adieu, je voudrais lui rendre hommage :

A l'homme bon, tendre, l'homme au grand cœur. A l'homme aussi rude que cette terre qu'il affectionnait tant, dont les richesses ne se dévoilent qu'à ceux qui savent la voir et l'écouter.

Adieu Papé ! Merci pour tes enseignements. Et bonne balade sur de nouveaux chemins.

Une disparition inquiétante

de Claude ALLET



On peut devenir célèbre sans avoir rien commis d'extraordinaire ou de terrible. J'en ai fait l'amère expérience. Ce qui m'est arrivé peut sembler banal, mais une banalité prend parfois une tournure inattendue.

Tout a commencé un samedi de juillet. Ce matin-là, je suis sortie de chez moi et je me suis perdue. D'accord, cela arrive régulièrement à nos amis lorsqu'ils viennent pour la première fois dans notre quartier de garrigue. Mais pour quelqu'un qui habite le quartier depuis dix ans comme moi, cela paraît tout à fait invraisemblable.

Pourtant je n'avais pas été très loin. Je ne pense pas que ce soit un début d'Alzheimer. A ma connaissance, personne n'a été atteint dans ma famille. Néanmoins, cette hypothèse ne doit pas être exclue. C'est comme si, tout près de chez moi, je m'étais retrouvée en terre inconnue.

Les essences des pins d'Alep, des lauriers-tins, des oliviers ou des chênes verts m'auraient-elles enivrées au point de ma faire perdre tout repère ?

Habiter en garrigue, c'est vivre au sein d'une végétation abondante et très diversifiée. On profite de tout ce que la nature généreuse peut offrir : les chants des oiseaux, le bruit du vent dans les branches d'arbousier, les odeurs entêtantes de romarin et de thym, les couleurs éclatantes des cistes et des fleurs d'arbres de Judée. Mais je ne pensais pas que cette campagne nîmoise pouvait dissimuler d'étranges maléfices.

Tous les matins, je pratique différents exercices d'assouplissement. Je ne veux pas être victime prématurément de douleurs articulaires. Je tiens à garder la forme. Mais ce matin-là, un souffle étrange attire mon attention. Par une fenêtre restée ouverte un petit air

frais se présente comme une invitation à déroger à mes habitudes. Mes exercices peuvent bien attendre pour une fois. Je décide de sortir à une heure où l'on ne croise pas beaucoup de riverains dans mon impasse.

Mais par quel mystère, suis-je à présent incapable de retrouver mon chemin ? Cet environnement de garrigue m'apparaît désormais hostile. Les aboiements des chiens, les bruits des voitures, les chants des oiseaux résonnent en moi comme des menaces. Je cherche une échappatoire. Ne pas être vue, voilà ma sécurité. Je quête un endroit où rester cachée, sans chemin ni maison à proximité.

J'essaye de m'assoupir, mais les idées fusent dans ma tête et alimentent mon inquiétude.

Je retrouve enfin un peu de calme et je cherche à comprendre ce qui a pu provoquer cette absence insensée. Une intoxication alimentaire ? C'est peu probable. Je me fais livrer mes repas. C'est bien pratique. Ce n'est pas toujours varié, mais je ne m'en plains pas. Hier c'était du lapin. Aurais-je été empoisonnée ? Une substance qui fait perdre toute capacité à s'orienter ?

Mais qui aurait voulu ma perte ? Cela n'a pas de sens. Tout le monde m'apprécie, même si mon physique peut rebuter certaines personnes. Mon compagnon vous le confirmera. Il est en déplacement depuis trois jours. D'ailleurs, il doit rentrer aujourd'hui. Il va être surpris de ne pas me retrouver à son retour.

Je suis sûre qu'il va comprendre que quelque chose d'anormal c'est produit. Je suis toujours là pour l'accueillir au retour de ses déplacements professionnels. Je ne lui ai jamais fait faux bond.

Et en effet, dès son retour, Mickael ne tarde pas à dé-

couvrir ce qui s'est passé. Il m'épate. Peut-être avait-il déjà repéré chez moi des problèmes de mémoire ? Il se doute que je me suis égarée. Il interroge les voisins pour savoir si je leur ai rendu visite. Il prévient la police et le président du comité de quartier.

Rapidement, l'information de ma disparition est relayée par les réseaux sociaux. Ma photo circule à une vitesse impressionnante. Je ne pensais pas qu'autant de gens allaient se passionner pour moi. Même la presse locale s'intéresse à moi. J'ai droit à plusieurs articles qui parlent de moi et suscitent l'inquiétude des lecteurs. Plus de 100 000 personnes suivent ma curieuse aventure sur les réseaux sociaux. Chacun y met son grain de sel, partageant ses idées pour me retrouver ou pour qualifier mon escapade insensée.

Mais une semaine se passe et je ne suis toujours pas rentrée chez moi. J'en suis incapable. Je suis plutôt résistante, mais je commence à être franchement déshydratée.

Une battue est organisée. Une dizaine de volontaires passe au crible l'environnement proche de mon impasse. Tout le monde espère ne pas revenir bredouille.

Soudain j'entends des voix qui s'approchent. J'aimerais crier pour dire que je suis là, dans cet abri que j'ai trouvé. Mais aucun son ne sort. Les voix sont toutes proches. Certains tapent sur des tôles, comme pour faire fuir les êtres qui me menacent.

Au prix de contorsions délicates, un jeune homme s'approche de moi. Il m'a reconnu. Il me tend une main amicale, mais moi, je ne le connais pas. Je me méfie, c'est peut-être un piège. J'arrive à m'extraire de mon abri par un passage étroit sans qu'il me rattrape.

Mais à peine sortie, une paire de bras musclés se saisit de moi. Je n'ai pas la force de résister. Alors je me laisse faire. Je suis aussitôt accueillie par des applaudissements et les déclics d'appareils photos. Je ne savais pas que ma promenade était un exploit, mais j'étais fière de cette reconnaissance soudaine que l'on m'accordait.

J'étais épuisée. Soudain je reconnais Mickael dans la foule. Je suis sauvée.

Je suis heureuse que tout le monde ait entendu parler de moi dans le quartier. Mais, je ne pense pas renouveler cet exploit une seconde fois. En effet, je m'appelle Luna, je suis un boa femelle et je suis plutôt casanière.

Parole d'autochtone

de Cyril AGRANATT



Avant que vous sachiez qui je suis, je dois d'abord vous dire que je sais qui vous êtes. Ça fait un bon moment que je vous observe, une sacré paye même ! Je vous connais tous je vous dis, vous, vos amis, votre mari, votre femme, votre facteur, vos enfants, vos parents et même votre chien. Qu'est-ce-que vous croyez ? Que vous êtes les seuls à habiter en garrigue ?

Moi ça fait longtemps que j'y vis, très longtemps même, entouré des miens et de ceux qui font que cette terre n'est pas seulement celle que l'on nomme très justement Rouvière. J'y suis né et j'y casserai ma pipe.

La plupart du temps vous passez à côté de moi sans me voir, à croire que je fais partie du décor. Pourtant j'en impose, difficile de me rater ! Ho je sais ce que vous êtes en train de vous dire, encore une vieille branche qui rumine sa mauvaise humeur ! Non, ce n'est pas ça, je vous assure. J'ai pas mal de relations vous savez dans cette garrigue mais je dois dire que parfois je trouve le temps un peu long.

Beaucoup de mes amis sont partis, certains même avec le feu aux fesses si je puis m'exprimer ainsi. Et puis c'est vrai que dans ma famille on n'est pas très bavards. Alors quand j'ai appris que le comité de quartier organisait un concours de nouvelles, je me suis dit que c'était l'occasion pour moi de m'exprimer, sans langue de bois.

Je vous aime bien vous savez, vous les habitants de notre petit coin de nature. Vous ne le savez peut-être pas mais j'ai très à cœur de vous protéger, avec mon gabarit et mes gros bras. Vous ne m'en porterez pas ombrage mais on peut dire qu'à côté de moi, vous ne faites pas le poids. Mes oreilles aux quatre vents se régalent de vous écouter, vous entendre rire, vous voir

marcher, courir ou bien même vous reposer. Avec vous au moins, il se passe toujours quelque chose, on ne s'ennuie jamais. Et puis, c'est vrai que les occasions de faire la fête sont nombreuses ici, surtout aux beaux jours. Les anniversaires par-ci, les apéros-grillades par-là ou bien encore la fête du quartier et ses concerts de Ricoune et autres orchestres... Je les entends les gorges déployées... chanter et danser parfois jusqu'au matin... ressers-moi donc un jaune qu'ils disent au son du carreau des parties de pétanque, étourdis par le petit Ricard dans un verre à ballon autant que par le chant des cigales...

Toute cette joie, ça fait plaisir à voir ! Par contre, à tous ceux qui se croient malins de m'uriner sur les pieds, je vous le dis, ça ne me fait pas rire du tout ! Allez donc libérer vos humeurs alcalines sur les clapas ! Les pierres sèches ne demandent qu'à ne plus l'être, nom d'une pipe en bois !

Je voulais aussi vous parler de l'un de mes voisins. Le genre un peu rustre au caractère de cochon ! Il faut dire aussi qu'il est plutôt méfiant le bougre, lui, sa compagne et ses lardons, comme il aime à les appeler. Pourtant, loin d'être bâti comme un moustique, les gens du quartier l'impressionnent. Je crois que c'est assez réciproque d'ailleurs, vous le croisez de temps en temps mais rien à faire, chacun filera à l'anglaise.

Pour remettre les pendules à l'heure, il vous dirait que vous marchez sur ses platebandes, qu'il est chez lui partout ici. D'ailleurs, il y a fort à parier qu'il connaît votre jardin comme sa poche, sans y être invité certes, la plupart du temps de manière discrète,

la nuit. Mais, rassurez-vous, la seule richesse qu'il convoite est celle qui finira dans sa panse. Il faut l'excuser, il ne connaît pas les règles du cadastre ni celles de la propriété. Il ne connaît pas non plus celles du gazon à l'anglaise. Je le répète, la garrigue c'est sa maison. Je touche du bois chaque fois que je le vois s'aventurer sur les chemins ou dans les impasses, qu'aucun des siens ne manquent à l'appel à l'issue de ces virées nocturnes. Mais que voulez-vous, le sort est parfois implacable. Il n'y a pas que les militaires du camp des garrigues qui font parler la poudre. Moi j'ai appris à vivre avec, ça fait longtemps que nous nous côtoyons et je pourrais même dire que nous entretenons une étroite relation. Ça me gêne un peu de le dire mais il aime se frotter à moi. Je le laisse faire. Ça le rend tellement heureux. Il m'arrive même de lui donner de quoi nourrir sa grande famille.

Je ne vais pas vous parler de tous ceux qui vivent ici, comme moi depuis tout ce temps. Je ne vous parlerai donc pas de ce gentleman cambrioleur, joueur invétéré, et de cette manie qu'il a de s'envoyer en l'air dès qu'il le peut. Virtuose acrobate, traversant notre quartier à la vitesse de l'éclair. Artiste digne d'un ballet de Tchaïkovski.

Je ne vous parlerai pas non plus de celle dont la froideur ne laisse pas indifférent. Regard hypnotique au corps longiligne, inéluctablement peu amicale, qui vous glacera le sang au premier instant et vous fera détailler la seconde d'après...

Non, j'avais juste envie de saisir brièvement l'occasion de vous dire quelques mots. Je retourne à ma vie de glandeur, moi le chêne vert de garrigue, retrouver mes colocataires les sangliers, les écureuils, les couleuvres, les oiseaux, les insectes et tant d'autres. Je sais que vous les connaissez, les observez et les appréciez, à votre manière.

Respecter et préserver cet environnement unique, c'est aussi protéger ce mode de vie, cette chance, qui permet à chacun de ses habitants de vivre en harmonie avec la nature, si essentielle, théâtre de nos instants de bonheur. Et si au détour d'une balade vous me croisez, n'hésitez pas à me faire un coucou, je vous saluerai selon l'usage, avec un bruissement de feuilles.

La Vengeance du Sanglier

de Pascale CHEVALIER-ALBARES



C'était il y a longtemps. Je n'étais qu'un enfant. Aujourd'hui, je regarde avec un goût amer ces photos. Le blondinet avec sa coupe au bol et ses joues rebondies y fixe l'objectif de son regard candide.

Je suis le seul à savoir que derrière l'image du chérubin souriant se dissimulait une autre réalité.

Celle d'un petit garçon qui n'avait pas toujours le cœur à se réjouir...

Celle d'un petit garçon souffre-douleur de ses « camarades » de classe.

Dans ces années de Flower Power et de retour à la campagne, mes parents avaient fait le choix d'habiter en garrigue. Et ils avaient eu grandement raison. Vivre sur les hauteurs de cette colline au nord de la ville, c'était vivre en harmonie avec la nature dans une totale liberté, et disposer de la plus grande aire de jeux dont il était possible de rêver, puisque personne d'autre n'y résidait !

Tous deux travaillaient à côté de l'école située en centre-ville. Celle où ils m'avaient inscrit. Chaque matin, recroquevillé dans la 4L joyeusement décorée de motifs psychédélics, le trajet me paraissait à la fois interminable et trop court. J'aurais voulu qu'il dure encore et encore, afin de ne jamais arriver. Je rêvais de faire l'école buissonnière. J'aurais été prêt à rester caché sous le siège de ce véhicule toute la journée si seulement mes parents m'y avaient oublié. Mais cela ne s'est jamais produit.

Ces jours-là, les jours d'école, je devenais un enfant

à la gorge serrée et au ventre noué. Lorsqu'une vitre réfléchissait mon visage, je constatais qu'une ride s'était imprimée sur mon front, comme sur celui d'un vieillard.

Cela avait commencé dès le premier jour de classe. Au moment de l'appel. Mon prénom et mon nom de famille avaient provoqué le début des moqueries.

Je m'appelle Marc Rassin.

L'élève installé derrière moi, a pouffé de rire, entraînant avec lui la quasi-totalité des enfants.

« Ho, le marcassin !!! Tu descends de ta garrigue ? »

La variante étant : « Ho, le sanglier !!! Qu'est-ce que tu fais là ? Retourne chez toi ! »

Quand ce n'était pas : « Hé, Ho Sanglier ! T'es sourd ? T'es aveugle ? Pousse-toi ! »

S'en suivaient, au choix, et selon les moments de la journée, une bonne tape dans le dos, un coup de coude dans les côtes, ou encore un croche-pied qui me projetait à terre et déclenchait l'hilarité générale.

C'est ainsi que pendant toute ma scolarité, j'ai été nommé le « Sanglier ».

Les coups, les invectives et les humiliations, j'ai préféré les oublier au fil des ans.

Je ne répondais pas. J'étais devenu expert dans l'art de serrer les dents et de faire profil bas. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Élevé dans un environnement où la violence n'existait pas, ces agissements me laissaient en état de sidération, et de plus, je n'étais pas de taille à faire mordre la poussière à un individu qui faisait deux têtes

de plus que moi.

Les adultes ne se rendaient compte de rien.

Les autres élèves étaient pressés de quitter la salle en ricanant.

Et, Bruno Charpentier, celui qui s'est acharné sur moi durant toute ma scolarité, arborait un sourire triomphant.

Je vivais tour à tour dans deux mondes parallèles. Celui, âpre, des journées d'école, et celui, de l'harmonie retrouvée, avec le retour en garrigue.

Le soulagement enfantin qui s'installait alors dans tout mon être me permettait d'abandonner le masque et d'être rattrapé par la joie de vivre. La nature devenait mon royaume. Un royaume enchanté dont je parcourais les chemins en maître des lieux, m'imaginant avoir la haute main sur mes sujets.

Je commandais au thym de me délivrer son odeur chaude, aux arbousiers de me tendre leurs fruits délicatement sucrés, aux cystes de m'offrir leur pluie de pétales.

Je connaissais les silhouettes de chaque pin, leurs troncs noueux le long desquels les écureuils adoraient grimper pour se nicher. Lorsqu'un jour, l'un d'eux, un bébé, en est tombé, je l'ai installé dans ma chambre sur une branche, et l'ai nourri à l'aide d'un biberon de poupée.

« Si tu veux un ami, apprivoise-moi. » disait Le Petit Prince. L'écureuil est devenu mon ami. Comme dans le conte, lui aussi, était unique au monde.

Jamais, non plus, je ne me lassais d'observer les abeilles, les cigales, les lézards, et surtout les couleuvres que je savais débusquer avec art, afin de mieux les étudier.

De ces dernières, j'ai fait mon sujet de thèse intitulé : « *Relations complexes autour de la dangerosité supposée des couleuvres et des craintes qu'elles inspirent* »

Ainsi, je suis maintenant devenu un spécialiste dont les compétences sont largement reconnues. Mon lieu de travail est resté le paradis de mon enfance, un véritable havre de paix, loin des tumultes de la ville.

J'ai cette immense chance d'habiter en garrigue et d'y travailler. D'y avoir toujours trouvé refuge, entouré des espèces que je continue d'étudier et de protéger.

Moi aussi, je ressens le besoin de me protéger. Le besoin de fuir la bêtise et la méchanceté que j'ai si bien connues.

Mon épouse et mes enfants me traitent affectueusement de vieil ours solitaire. Ils n'ont pas totalement tort. Je déplore l'extension galopante des habitations si près de chez moi, alors que lorsque j'étais enfant, il n'y avait pas âme qui vive à des lieues à la ronde.

Ce matin, comme saisi d'un mauvais pressentiment, je me suis approché de la maison en construction au fond du dernier terrain dont j'espérais jusqu'à ce jour qu'il serait resté vierge. Un terrain suffisamment proche du mien pour que les voix des voisins portées par le vent viennent me déranger dans ma quête de silence.

La vue des arbres jetés à terre et tronçonnés m'a fendu le cœur. Parmi eux, gisait mon pin préféré. Celui qui me reliait à l'écureuil de mon enfance.

Qui pouvait bien être assez dénué d'intelligence ou de simple bon sens pour commettre un tel massacre ?

Au fond de moi, je redoutais la réponse. Mais j'ai senti le sol se dérober sous mes pieds lorsque j'ai lu le nom affiché sur le panneau du permis de construire : Bruno Charpentier.

Puis, je me suis ressaisi. C'était peut-être après tout, enfin le moment de remettre les pendules à l'heure et d'en finir avec cette vieille histoire.

Ce serait aussi l'occasion de faire cesser la folie destructrice des hommes armés de tronçonneuses, et de mettre un terme à leur comportement barbare envers les arbres.

Il suffisait d'élaborer un plan d'action.

Pour cela, il fallait connaître les points faibles de l'ennemi. Car, dorénavant, même si je suis quelqu'un de fondamentalement pacifique, c'est une véritable guerre que je vais livrer. Nous ne sommes plus des enfants dans la cour de l'école mais des adultes évoluant sur mon territoire.

Mes armes sont forgées depuis des années : la patience et le sens de l'observation. Étudier le mode de vie d'une espèce animale, ou d'un bipède nuisible relève de la même méthodologie. Il me suffit de rester à distance et de prendre des notes.

J'ai également obtenu des informations en parlant avec l'équipe des maçons.

Ils étaient un peu déconcertés par les demandes du propriétaire. Selon eux, celui-ci exigeait, avant d'investir les lieux, la construction d'un immense poulailler tout autour de son terrain.

Et en attendant, l'homme avait installé des chats. Quatre énormes matous qui avaient pris leurs aises sur la terrasse de cette maison vide.

C'est alors qu'en faisant appel à ma mémoire, je me suis souvenu d'un certain cours de sciences naturelles. Ce jour où, étrangement, en étudiant des vers de terre, mon bourreau soudain en sueur et atteint de tremblements, semblait à la limite de l'évanouissement.

Le lien se fait immédiatement dans mon esprit. Je n'ai pas besoin de réfléchir bien longtemps.

Bruno Charpentier est atteint d'ophiophobie ! Peut-être même d'herpétophobie ! Il a une peur panique des serpents, voire des reptiles ou de tout ce qui rampe. C'est pourquoi il prend la précaution de s'en protéger en s'entourant de leurs prédateurs, les poules et les chats.

Fort de cette découverte, je rentre chez moi le sourire aux lèvres.

Puisque la terreur provoque une accélération du rythme cardiaque, qui s'avère fatale dans la plupart des cas, je sais exactement comment ne plus jamais entendre parler de Bruno Charpentier. Un accident est si vite arrivé !

Grâce aux boas de mon terrarium, j'ai la possibilité de mettre fin aux agissements de mon voisin.

Et, si ce nom surgi du passé s'avérait, par pur hasard, être celui d'un malheureux homonyme, ce ne serait pas de chance pour lui.

Rien ne m'arrêtera et je suis déterminé à ne pas laisser le moindre doute s'immiscer dans mon esprit.

Un dimanche au mazet

de Raymonde ANGOSTO

Ce matin, dès potron-minet, toute la famille est debout, prête à suivre le chef –notre père en l’occurrence - pour passer une belle journée dans notre mazet.

Celui-ci nous attend sur la colline, au cœur de la garrigue;

De semaine en semaine, nous y découvrons de belles surprises : hier des salades-champ, du thym, encore rare, mais prometteur.

Notre joli mazet est un prestidigitateur : qu’allons-nous y trouver aujourd’hui ?

Nous quittons la ville de bon matin, saluant ostensiblement les voisins : « Moute vas ? »

« Au mazet, crions-nous ». Tout le monde n’a pas un mazet comme le nôtre, et c’est bien là notre richesse.

Une fois sortis de la ville, nous commençons à grimper le chemin rocailleux et courons comme des petits fous.

A la première intersection des chemins, la buvette s’offre à nous : elle est ouverte aujourd’hui. Accueillante et bruyante, elle reçoit les mazetiers et les chasseurs du dimanche, qui avant d’aborder la grande côte du chemin, viennent prendre un peu de repos et quelques forces.

Il va sans dire que « repos » pour certains équivaut à « pastis ». Pour nous un bon verre de limonade fraîche est bienvenu. Nous repartons, regonflés à bloc et entendons derrière nous les chasseurs, encore assis devant leurs verres, discutant bruyamment de leurs futurs exploits.

Nous entrons dans le royaume des mazetiers. Les bruits de la ville s’estompent peu à peu. Au dessus des murs de pierre des maisonnettes, les fleurs nouvelles nous saluent. Déjà l’atmosphère change, tout se transforme sous le soleil printanier, une véritable symphonie de couleurs et d’odeurs !

Quant à notre grand magicien de soleil, il s’amuse à jouer tout au long du chemin avec les cyprès, les toits et la verdure nouvelle.

Dernière grimpe - ou presque - celle-ci sera récompensée au centuple. Déjà un parfum puissant vient à notre rencontre.

Alors, toujours courant, nous suivons ce parfum - celui des genêts en fleurs - jusqu’au mazet. Il semble des



poignées de pièces d’or jetées à foison par un géant généreux.

Le mazet, notre beau mazet nous attend en haut de la colline. Heureux, nous courons vers lui et notre cœur bat plus fort.

Pendant notre courte absence, un magicien serait-il passé par là ? Le pas de la porte est envahi de fleurs, la tonnelle couverte de belles feuilles d’un vert tendre. Quant à moi, je suis stupéfaite et charmée devant un parterre de violettes. Ce jour-là, je n’en avais jamais vu autant et reste facinée devant ce merveilleux tableau.

Soudain, un cri poussé par maman me fait bondir ! Elle est sur la terrasse, terrorisée ... Elle, pourtant si maîtresse d’elle-même ! Tremblante, elle me montre du doigt un objet long qui pend du feuillage de la tonnelle. Surprise d’abord, puis effrayée à mon tour, je pousse un cri en écho : une énorme couleuvre pend d’un branche où elle prenait le soleil tranquillement avant qu’on ne la dérange. Aussi effrayée que nous, elle file à l’anglaise ... où donc ? Mieux vaut que nous ne le sachions pas !

Pour nous changer les idées nous partons cueillir du thym ou de la farigoule, et ramasser des fleurs de garrigue pour décorer le mazet.

Après un bon déjeuner qui tombe à pic, traditionnellement saucisses grillées et omelette aux pommes de terre, c'est le temps de repos pour les adultes qui vont coïcer la bulle? Quant à nous, les jeunes, nous nous égayons avec un plaisir infini aux quatre coins du mazet.

Soudain, deux balles sifflent à nos oreilles ! Sur le coup abasourdis, nous nous mettons à crier en réalisant ce que c'était. Papa accourt follement inquiet. Les balles ne nous ont pas touchés, il s'en est fallu de peu ... Nous avons eu très peur et ne cessons de trembler.

C'est alors que les valeureux chasseurs de sangliers qui ont l'habitude de chasser en toute impunité, sortent de notre propre bois ! Le seul souci : la déception d'avoir raté leur cible ... Peu leur importe que des enfants jouent dans leur jardin, mais le risque de les blesser ou pire était tout de même bien présent.

Notre père furieux les invective, sachant malgré tout que les chasseurs auront malheureusement le dernier mot.

Il est vrai que les sangliers pullulent par ici. Dernièrement, ce poteau en ciment a été presque entièrement soulevé par les forces incroyables de ces bêtes à moitié sauvages. Aussi la bande de chasseurs goguenarde annonce avec un plaisir moqueur une prochaine battue !! Papa s'insurge au grand amusement de ces messieurs.

Groggy par ces événements, je m'éloigne pour ne plus les entendre. Malgré tout, j'éprouve la satisfaction de savoir qu'ils reviendront chez eux bredouilles.

Je m'enfonce dans le bois et trouve refuge contre le tronc d'un gros pin. Là-haut, à travers la cime des arbres, le soleil me fait des clins d'œil qu'aujourd'hui, je n'arrive pas à apprécier.

Dolente et fatiguée, je fins par m'endormir bien à l'abri dans notre bois.

Soudain ... que sont ces craquements , J'ouvre brusquement les yeux, paniquée. Je ne vois rien ou presque car la nuit tombe vite et le soleil a disparu. Peut-être s'est-il vexé de mon indifférence ?

Il est vrai que j'ai toujours eu peur du silence, de la nuit qui vient ... cette impression d'être dans un monde inconnu.

Les pins que d'ordinaire j'admire, ont pris un air agressif. Serrés les uns contre les autres, ils semblent me cerner de toute part.

Heureusement la lune vient s'étaler tout à coup en majesté : belle, ronde ... intensément présente !

Pourtant la panique reprend le dessus. J'essaie de retrouver le chemin pour rentrer, peine perdue. Plus je

cherche, plus je panique.

Tout à coup à mes pieds, une minuscule lueur verte vient à briller, comme un petit miracle. Elle se positionne devant moi et à ma grande surprise, une autre la suit, puis une autre et une petite chaîne lumineuse se met en branle devant moi, m'éclairant de sa douce lumière.

Subjuguée, je la suis sans réfléchir et quelques minutes plus tard, je bute contre le portail reconnaissable de l'entrée de notre bois. Au sol, les vers lumineux se dispersent dans les herbes folles ... à peine ai-je le temps de les remercier.

Délivrée d'un grand poids, heureuse de retrouver le monde bien réel, je cours vers la famille qui commençait à s'inquiéter.

Nous voilà sur le départ en cette fin de soirée, les bras chargés de fleurs et de plantes aromatiques. Nous reprenons la route qui nous sera cette fois beaucoup plus facile.

Avant de m'éloigner, je regarde une dernière fois ce mazet qui nous rend si heureux. Bientôt nous allons habiter définitivement habiter en garrigue, ce lieu incroyablement.

Il faut le savoir, à Nîmes, posséder un mazet est un profond bonheur car la garrigue fait partie de nos gènes.

Après avoir laissé celle-ci, nous voici en ville. Les voisins goguenards nous lancent « de monte vene ? » et nous, d'un seul cœur mais épuisés : « d'où mazet ! »

Ludo, Polka et Bambo

de Hélène BLANC



Ludo passait toutes ses vacances chez ses grands-parents : pépé Jean et mémé Amélie. Ses parents tenant une boulangerie près d'Uzes, ils étaient peu disponibles pour leur fils unique.

Au moment de la retraite les grands parents avaient décidé d'habiter en garrigue, ils avaient réaménagé et agrandi leur mazet. Ce mazet surplombant la garrigue, voisinait une forêt plantée par l'aïeul de pépé Jean, celui-ci ayant observé que ce plateau retenait l'eau alors qu'en bas la garrigue s'asséchait.

Ludo avait une fidèle compagne : Polka une chienne de race border collie. Mémé Amélie disait : -« Quand Ludo part en garrigue, je ne suis pas inquiète Polka est sur ses talons ! ».

La garrigue était le terrain de jeu préféré de Ludo. Pépé Jean lui avait appris à reconnaître les fleurs, les plantes et les animaux. C'était comme faire l'école buissonnière ! Ludo aimait s'allonger regarder le ciel, humer l'odeur du thym, ramasser de la roquette. A huit ans il connaissait mieux la garrigue que beaucoup de ses copains nîmois. Un jour un défilé de sangliers avait surgi passant tout près de lui, heureusement les aboiements furieux de Polka les avaient fait détalier ! Un autre jour Polka, l'intrépide pista une longue couleuvre qui finit par s'échapper en poursuivant son trajet sous des feuilles. Un samedi de printemps Ludo parti en garrigue en longeant l'orée de la forêt. Soudain Polka se mit à aboyer en arrêt devant un arbousier. Ludo s'approcha : un petit animal roux gisait là, sans doute effrayé par les aboiements.

« Pas toucher Polka !, pas toucher ! » Il se mit à courir en direction du mazet. Il trouva pépé Jean en train de jardiner

« Pépé vient vite, il y a un petit animal là-bas ! »

« Où est Polka ? »

« Elle est restée près de lui. »

Pépé Jean délaissa sa bêche et suivit Ludo. Les aboiements de la chienne avaient cessé, elle était tout près du petit animal.

« C'est un faon, un petit chevreuil, il ne faut surtout pas le toucher sinon sa mère ne viendra plus le nourrir. »

Polka eu du mal à les suivre comme si elle se sentait investie d'une mission protectrice envers ce faon.

Le lendemain à peine son déjeuner avalé, Ludo reparti avec pépé Jean vers l'endroit où ils avaient vu le faon, Polka les devançait. Il était toujours là, il semblait mal en point, son flanc se gonflait à chaque respiration.

« On va l'emmener, il n'a pas dû être nourri depuis hier. »

Les voilà reparti, le faon dans les bras de pépé Jean ;

« Tu vas aller demander du lait de chèvre à Jeanne, demande-lui aussi un biberon, elle doit en avoir pour nourrir parfois les chevreaux. »

Ludo et Polka se rendirent à la ferme des Pralus qui se trouvait à un kilomètre du mazet. Jeanne expliqua : «

La femelle chevreuil dépose son petit dans un endroit herbeux où elle vient le nourrir mais si elle sent une odeur étrangère elle peut craindre un danger et l'abandonner. Elle a peut-être redouté votre présence, surtout si Polka l'a flairé. »

Le petit chevreuil fut installé dans la corbeille à linge d'Amélie. Dès le retour de Ludo, elle prépara un biberon de lait quelle présenta au faon. Il hésita d'abord. Ludo recueillit un peu de lait dans le creux de sa main, le présenta au petit qui le lapa doucement. Amélie put ensuite le faire boire au biberon. Tout se passait sous l'œil attentif de Polka. Une fois le petit repu, Amélie le déposa dans la corbeille que Jean avait tapissée de feuilles.

Ludo s'empressa de téléphoner à ses parents pour leur raconter l'aventure. « Il faut lui donner un nom à ce petit pensionnaire. » déclara Pépé.

« Bambi ! » S'exclama aussitôt Ludo.

A l'école, il raconta l'histoire de Bambi à ses copains médusés.

Bambi grandissait, se hissait sur ses frêles pattes, s'aventurait dans la maison suivant le plus souvent Amélie dans ses tâches ménagères. Il s'enhardissait. Un jour que la porte était ouverte, il bondit sur le palier et se mit à fouiller de son museau les salades du jardin. Ludo ne vit pas cette escapade, c'était un jour d'école. Le faon prenait l'air de plus en plus souvent et se rapprochait de plus en plus de la forêt. Un jeudi au déjeuner Pépé Jean s'adressa d'un ton grave à Ludo.

« Bambi grandit ses bois commencent à pousser, il va devenir un brocard un papa chevreuil et il a envie de rejoindre ses copains dans la forêt. Un jour il va nous quitter. »

L'enfant retint ses larmes. « Tu crois qu'il reviendra nous voir ? »

Le grand-père prit la main du petit et la serra fort. Bambi s'échappa un lundi de juillet, il ne revint pas avant le lendemain puis il disparut pour de bon.

Pépé Jean avertit les chasseurs du coin, leur interdisant la forêt comme terrain de chasse. Ludo passait souvent devant l'endroit où il avait découvert Bambi, il enserrait l'arbre en espérant que toucher du bois ferait revenir l'animal.

Il continua ses courses dans la garrigue, lançant une vieille balle à Polka qui s'empressait de la saisir au vol puis de la bloquer entre ses pattes.

Un an était passé, le printemps était revenu, la garrigue était encore verte embaumée par les plantes. Il devait être près de vingt heures ce samedi soir quand Polka se mit à aboyer joyeusement, elle gratta à la porte, se précipita dans le jardin. A l'orée de la forêt un chevreuil se tenait immobile. Ludo cria : « Bambi ! Bambi ! » L'animal dres-

sa les oreilles, resta immobile quelques instants. Polka courut vers lui, le chevreuil s'enfonça dans la forêt.

C'était un lundi de juillet. Ludo vit arriver son père, son oncle Dominique et un monsieur qu'il ne connaissait pas. Ils s'installèrent dans le petit salon. L'enfant intrigué captait depuis la cuisine quelques mots de leur conversation. Le soir au repas, son père étant reparti pour reprendre le travail à la boulangerie tôt le lendemain, Ludo posa la question :

« C'est qui ce *prometteur immobilier* qui parlait avec vous ? »

Amélie sourit. Jean déclara haut et fort : « Un *prometteur immobilier* c'est quelqu'un qui te propose beaucoup d'argent pour trouver le bonheur. »

« Comment ça de l'argent ? » demanda Ludo

Pépé Jean déclara d'une voix tonitruante « En vendant le mazet, la forêt, la garrigue pour construire des tas de maisons. Ton père, ton oncle et moi on ne vendra pas ! ».

« Pas besoin d'argent puisqu'on l'a déjà le bonheur ! » s'écria l'enfant.

Ludo sorti dans le soir, la lune et les premières étoiles brillèrent. Il courut dans sa garrigue suivi de Polka, un refrain en tête : On ne vendra pas ! On ne vendra pas !